

CHAPITRE V

ANALYSE DES RÉSULTATS

Notre cadre d'analyse du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik, nous l'avons vu, repose sur quelques concepts qui se concrétisent dans trois dimensions (culturelle, économique et sociale) que l'on peut examiner à partir du discours de nos jeunes mères.

Nous recherchons les traces de la persistance de la tradition, observable dans les faits et gestes quotidiens, notamment dans la sphère domestique. De plus, nous voulons cerner la signification de la maternité dans la culture algonquine actuelle. Nous illustrons aussi, la pauvreté endémique de ces communautés et les effets sur les conditions de vie de nos répondantes. Finalement, à travers l'histoire et les cultures, la maternité et le *maternage* viennent combler des besoins fondamentaux qui varient selon les stratégies de survie des personnes et des collectivités.

La vie des membres de la communauté de Kitcisakik se déroule sur une trame composée d'une dominante de « tradition » et d'une nécessaire modernité. Comment se vit cette dualité dans les projets de *maternage* des jeunes femmes ? Qu'est-ce qui découle de la tradition et qu'est-ce que s'en éloigne ?

Nous présentons d'abord ce que nous livre le discours de nos jeunes répondantes sur l'héritage culturel; puis, nous exposons des éléments importants du mode de vie qui viennent à leur tour influencer le vécu et le sens du *maternage*.

En seconde partie, nous abordons l'étape de vie transitoire entre l'enfance et l'âge adulte. Nous examinons la construction du désir d'enfant et questionnons l'ensemble des aspirations des jeunes femmes rencontrées.

Finalement, nous entrons plus spécifiquement dans le tableau du *maternage*, où sont relatées l'expérience et la perception de nos jeunes informatrices en faisant ressortir ce qui, de la tradition ou du contexte de vie actuel, le conditionne, l'influence.

Tout au long de ce chapitre nous avons utilisé la parole des nos informatrices pour illustrer notre propos. Afin de préserver le plus possible l'anonymat des témoignages,

nous évitons de personnaliser les contenus et nous identifions les jeunes femmes par des pseudonymes.

5.1 De l'abondance à la dépossession survit tradition

Nos jeunes répondantes se sont exprimées sur leur héritage culturel et leur mode de vie. Dans un premier temps, voyons comment la persistance de la tradition se dessine de façon claire dans les propos de nos participantes.

5.1.1 L'héritage culturel

Les traces de l'héritage culturel font partie de la vie courante de nos informatrices. Elles nous permettent de mieux comprendre le sens du *maternage* chez les jeunes femmes de Kitcisakik. On retrouve des indices de ce patrimoine dans le milieu de vie même et dans les témoignages des jeunes femmes lors de nos entretiens de groupes et dans les contenus des différents exercices.

Le territoire

Vivre à Kitcisakik est en soi un héritage de grande valeur puisque l'appartenance au territoire d'origine est maintenue. Les jeunes autochtones en quête d'identité peuvent au moins avoir accès à la terre qui a vu naître leurs ancêtres et construire leur avenir autour de celle-ci ; ce qui n'est pas toujours possible pour les individus des Premières Nations. Cette attirance à la communauté de Kitcisakik, cet intérêt pour le développement de ce milieu de vie est présent dans le discours comme le soutient le témoignage des jeunes femmes. En résumé, les jeunes femmes estiment qu'avec des services et un meilleur niveau de vie, leur premier choix est de vivre dans la communauté.

La langue

A travers les temps, la culture amérindienne s'est transmise oralement de génération en génération. La langue représente pour nos répondantes un indicateur important

d'identité culturelle. Elles regrettent toutes de ne pas maîtriser l'algonquin et de ne pouvoir le transmettre à leurs enfants. C'est une des raisons pour laquelle elles auraient préféré être scolarisées dans leur communauté.

Mina : « ...parce qu'ici j'ai perdu ma langue. Je ne parle quasiment plus l'algonquin, beaucoup d'affaires autochtones, culture tout ça. Chu quasiment tigojik (veut dire blanche) asteur. » .

On identifie comme une force et une chance qu'une famille ait eu la capacité de transmettre la langue à ses enfants.

Anaïs : «Eux autres y parlent beaucoup l'algonquin. Ça c'est une bonne valeur à transmettre à nos propres enfants. Ils parlent beaucoup algonquin. Moi je les envie parce que je parle pas mal français. J'essaie le plus que je peux en algonquin mais la plupart du temps le monde font « mimimi » (rires), surtout mes parents. »

Anaïs : «Ben ça me tente d'apprendre correctement l'algonquin, ma langue...J'ai pas assez de mots. Ça me bloque parce que quand je veux communiquer avec des personnes âgées qui ont plus de savoir, qui ont plus de richesses, de l'héritage, qui ont hérité de leurs parents, qui sont capables de faire telle chose. Un amérindien lui est capable de vivre dans le bois...ça ça me manque le fait de pas pouvoir parler correctement avec eux autres, je parle plus français que d'autre chose, c'est vrai là . Je pense pas trop en algonquin..., je vas me poser des questions tout le temps...on me préjugeait, on me disait toi t'es rendu une blanche pis ee t'es rendu comme ça, t'as perdu ta langue...Ça ça m'a blessée mais aujourd'hui je me dis chu capable de l'apprendre mon algonquin...»

Les grands-parents de nos répondantes, et même les parents dans un cas, ne parlent que l'algonquin mais ils comprennent le français et souvent l'anglais. Au fil des ans, les enfants perdent leur langue maternelle et ceci crée une distance entre les générations. Toutefois, la langue demeure vivante. Un des moyens de protection de la langue est l'organisation de cours pour enseigner aux jeunes la langue d'origine.²⁸

²⁸ Un entrefilet dans un numéro récent de la revue québécoise Actualité prévoyait que très peu de langues autochtones parlées au Canada passeraient le siècle, et l'algonquin n'était pas du nombre; on y retrouvait l'inuktitut et le cri parmi les langues parlées au Québec. Le Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or offre au public un cours de langue algonquine sur cassette.

Des traditions

Comme autrefois, la prise en charge communautaire des enfants est encore présente aujourd'hui. Par exemple, il existe toujours une pratique où la grand-mère - on entend peu parler des grands-pères – assume les soins et l'éducation de quelques petits-enfants. Deux de nos informatrices ont été élevées par la grand-mère maternelle. Pour une de nos mères, la tradition se poursuit : sa fillette est actuellement sous la garde de la grand-mère paternelle au moment de la collecte; une répondante a été élevée par une sœur aînée. Des enfants sont aussi confiés volontairement à une « bonne » famille de la communauté le temps que les parents règlent leurs problèmes.

Anaïs : « Je l'ai fait garder ...chez une famille qui ne pouvait pas avoir d'enfants. C'est ça je veux dire. On dit pas « pauvre toi ». C'est vraiment ce que le créateur leur a donné. On les juge pas . Ce sont de très bonnes personnes, c'est vraiment pas n'importe qui. Le respect par ici, c'est quand même bon. »

Traditionnellement, les grands-mères ont un rôle important dans la famille, et dans la communauté. Elles sont très souvent identifiées dans le réseau de soutien de nos répondantes et comme éducatrice. On leur reconnaît la sagesse, surtout chez les aînées, et un grand respect leur est voué. Elles ont un important rôle d'éducatrice; c'est souvent par elles que sont transmis les enseignements traditionnels.

Kate : « C'est elle qui m'a élevée. C'est elle qui m'a montré plein de chose : parler en algonquin. Je parlais pas français moi quand j'étais jeune. Eee....a m'a montré à faire du bannik, pis quand tu vas chercher de l'érable dans le bois. »

Ce sont notamment les grands-mères qui transmettent la cuisine traditionnelle aux filles. Les jeunes femmes nous confirment que l'alimentation est toujours basée sur les produits utilisés depuis des générations (farine, sucre, graisse, gibier, etc.), peu de fruits, de légumes et de produits laitiers.

Toutes nos participantes allaient en forêt régulièrement quand elles étaient jeunes, que ce soit avec leurs parents, des tantes ou des grands-parents. Aujourd'hui, les activités traditionnelles sont pratiquées selon les motivations et les besoins personnels. Certains font de la chasse et de la trappe sur le territoire régulièrement, d'autres rarement. Les

jeunes filles et les jeunes mères ont quelques occasions, surtout l'été, d'aller en forêt pour quelques jours. Ces événements ne sont pas fréquents au cours de l'année et sont souvent associés à des activités de prévention de la toxicomanie. On leur propose de vivre un « sweat lodge »²⁹, on fait de la chasse et de la pêche.

Spiritualité et religion

Les pratiques spirituelles ancestrales ne se sont pas poursuivies dans la communauté une fois que les gens ont adhéré au christianisme. Tel qu'enseigné par les prêtres catholiques, ou d'autres confessions, les gens ont assimilé l'idée que les croyances et rituels traditionnels les éloignaient de Dieu.

Individuellement, des gens renouent avec les pratiques traditionnelles. Elles suscitent de l'intérêt, particulièrement dans le contexte du mouvement vers l'autonomie des communautés autochtones. Certaines pratiques sont proposées aujourd'hui aux jeunes comme un ressourcement. Par exemple, nos informatrices ont passé quelques jours en forêt l'an dernier. Elles ont eu l'occasion d'expérimenter le « sweat lodge », et des activités de chasse et de pêche étaient prévues.

La pratique religieuse est inexistante chez les jeunes femmes rencontrées. Certaines ont déjà participé à des événements religieux du rituel catholique avec leur grand-mère ou leur famille d'accueil.

Les enseignements traditionnels qui captivent les filles sont les légendes ou les croyances comme celle des « anisnabeshis » ces petits personnages qui nous protègent ou qui nous font la morale. Chaque jeune fille a son fait vécu avec ses petits personnages qui se promènent parfois en canot sur le lac.

Mina : « *Des petits Indiens qui sont comme nos anges gardiens ...Y nous surveillent, on les voit des fois, mais on ne les voit pas avec nos yeux là mais tsé. »*

²⁹ Sweat lodge peut être traduit par suerie. C'est un rituel de purification où l'on retourne au ventre de la mère.

Les valeurs

Au plan des valeurs, nos informatrices disent avoir reçu de leurs parents le respect de soi et des autres et elles souhaitent l'inculquer aux enfants. Ajoutons que le « non-jugement » est certainement associé aux valeurs privilégiées dans la communauté. La capacité de se protéger, de veiller sur les autres, de donner l'exemple ressort aussi comme ayant été transmise par les mères.

Enfin, pourrait-on dire que devenir mère à l'adolescence fait aussi partie du patrimoine culturel ? Et cette opposition plus ou moins marquée, selon l'âge, à la contraception et l'avortement ? Des observations similaires peuvent être faites dans la plupart des communautés autochtones.

En bref, ce profil de l'héritage culturel légué à nos répondantes nous indique :

- Que le territoire d'appartenance est valorisé par nos jeunes répondantes; c'est le port d'attache, malgré les lacunes;
- Que la langue est en quelque sorte la gardienne de la culture; on souhaite l'apprendre, la transmettre aux enfants;
- Que les enseignements et pratiques traditionnels suscitent de l'intérêt; ils structurent l'identité «anishnabe»³⁰;
- Que la prise en charge communautaire des enfants est encore présente aujourd'hui, notamment par le rôle des grands-mères.

L'héritage culturel traverse les générations. Cependant, le mode de vie a profondément changé. Les conditions d'existence plongent les jeunes dans le paradoxe de deux cultures, de deux visions du monde. Aujourd'hui, la jeune « parentalité » ne peut se vivre dans la simplicité d'hier.

³⁰ Anishnabe : l'autochtone

5.1.2 Mode de vie

Dans un registre plus pratique, voyons comment nos répondantes perçoivent leurs conditions de vie jour après jour. Nous pouvons observer la résonance de l'héritage culturel dans plusieurs situations de la vie quotidienne.

Vivre à Kitcisakik a ses charmes, ses avantages, et ses inconvénients. Comme nous le révèlent les propos des jeunes femmes en entrevues de groupes, elles nous diront que le coût de la vie est plus bas qu'en milieu urbain. Toutefois, le quotidien est difficile. Plusieurs tâches, simples dans une communauté plus riche, sont ardues à cause du sous-développement des services.

Sherra : « Je trouve ça difficile de vivre ici,...quasiment comme puiser l'eau. »

Anaïs : « la vie n'est pas gratuite ici mais tu sais y en a qui font en sorte que c'est facile ; ils consomment, ils font ce qu'ils veulent. »

Édith : « Ben y a des journées on ne sait pas quoi faire : y a rien à faire. »

Le logement

Le problème de logement est aigu. Ce thème revient souvent dans le discours des jeunes mères surtout, mais aussi des jeunes sans enfants, notamment dans l'exercice de «photo langage» où des images et des mots se rapportent à l'habitation, au confort du foyer. Les jeunes femmes participant à la recherche habitent chez leur mère ou chez leur sœur.

Le mode d'hébergement actuel dans la communauté de Kitcisakik est plus près de l'habitat traditionnel autochtone que de l'habitation moderne. Les maisons de nos informatrices n'ont pas de pièces fermées pour la plupart. Aucun maison n'a l'électricité et l'eau courante. Des génératrices sont utilisées au besoin mais c'est dispendieux, bruyant et polluant.

Il n'est pas rare qu'une douzaine de personnes, même plus, se retrouvent dans une petite maison. Les jeunes familles n'ont que des maisonnettes, de dimension réduite à

celle d'une «chambre en ville». Une de nos mamans nomme cette situation comme un des motifs de placement de ses enfants. Il est pénible pour les jeunes mères d'envisager l'avenir de la famille sans un chez-soi :

Anaïs : «Je te dirais que si je garde la même situation qu'aujourd'hui, ben je te dirais non, je ne veux pas avoir d'enfants. Je sais que moi, dans ma situation présentement, j'ai vraiment aucun toit. J'ai pas de maison convenable pour accueillir mes enfants. »... «on a toutes un problème les nouvelles mamans. On a toutes un problème de toit. »

L'alimentation

Au plan de l'alimentation, la cuisine est surtout l'affaire des femmes qui se transmettent les façons de faire de génération en génération. Les produits alimentaires de base sont la farine, les pommes de terre, les pâtes alimentaires, la viande d'animaux sauvage en saison. Les denrées périssables sont gardées dans un endroit frais et la cuisson se fait sur des cuisinières au propane.

Kate et Mina: «On mange beaucoup amérindien... Baati c'est des nuages avec la farine. C'est comme du bannik sauf que tu le mets dans l'eau. Faut que tu fasses bouillir dans l'eau, c'est comme du bannik.... On mange aussi du spaghetti....pâté chinois...»

Kate : ...« quand c'est le temps de la chasse, on en mange beaucoup de l'original, du castor, canard, perdrix,...»

Le nomadisme

Une des caractéristiques de la bande de Kitcisakik est le nomadisme. Aujourd'hui encore, plusieurs familles s'installent au Grand-Lac Victoria l'été ou encore plus loin en forêt. Les personnes âgées ont conservé leur mode de vie d'autrefois, à l'exception peut-être d'une mobilité moins étendue sur le territoire.

Il est à noter qu'il y a beaucoup de mobilité chez les jeunes. On se déplace pour de plus ou moins longues périodes dans l'axe, Kitcisakik, Lac Simon³¹ et Val-d'Or. Il est courant que certaines changent de lieu de résidence quatre ou cinq fois dans une même année.

³¹ Réserve algonquine située à environ 40 km de Val-d'Or, soit à mi-chemin entre Kitcisakik à Val-d'Or.

De la forêt à la ville

Actuellement, le mode de vie familiale dans la communauté s'apparente à celui d'autrefois. Bien que l'on retrouve l'ordinateur dans les bureaux, des téléphones cellulaires, des jeux vidéo, on transporte l'eau à la chaudière. Les jeunes femmes reconnaissent que l'organisation physique et matérielle leur cause des difficultés qu'elles refusent d'assumer encore bien longtemps. Elles recherchent, avec raison, plus de confort dans la vie de tous les jours. Ce minimum décent est d'autant plus important pour les jeunes mères interrogées. Transporter l'eau à la chaudière et fendre le bois avec le petit accroché au corps, demeurent des tâches difficiles, qui ne sont habituellement plus exécutées par obligation dans le Québec moderne.

On relève dans le discours de nos informatrices de la déception de n'apprendre que des tâches traditionnelles exercées par les femmes, par exemple à cuisiner la bannik, à coudre et décorer des vêtements. Encore aujourd'hui la division du travail entre les sexes est présente.

Par contre, l'enthousiasme des jeunes sans enfant surtout, quand elles nous parlent de leurs recettes, leurs croyances, du temps passé en forêt à vivre de manière traditionnelle révèle une fierté. Les recettes de bannik voyagent à travers la province ; une mère a fait des centaines de kilomètres pour en enseigner la préparation à un foyer scolaire où logeaient ses enfants.

Les jeunes mères apprécient vivre en ville parce que le travail domestique est moins lourd et qu'il y a plus de divertissement. En effet, on déplore le manque de loisirs et d'activités pour sortir de l'oisiveté ou du train-train quotidien. Toutefois, la vie urbaine expose les jeunes familles à d'autres problèmes, dont l'accès facile à la consommation de drogues et d'alcool et des problèmes financiers plus importants.

Anais : ...«ce serait possible de vivre ici mais on n'a pas d'aide concernant les jeunes parents ; on n'a pas de services qui dit « OK les jeunes mamans vous allez avoir du bois une telle journée » ; « vous allez avoir une maison dans quelques années, quelques mois ». On aurait la vie facile si on aurait une maison, notre maison à nous autres, parce qu'on est, si on était épaulé par les plus grands...Je suis revenue par ici parce que je n'avais pas de toit en ville , le bail était fini. Ici j'ai

dû me creuser la tête pour trouver un toit ; quelque chose qui n'est pas très facile parce que les maisons sont toutes habitées ici. »

Les jeunes mères sont plus critiques. Elles ont une expérience récente de la vie adulte et de parents. Elles ont des responsabilités et des nouveaux besoins. Elles ont des attentes face au développement de la communauté. Elles ont leur vision de la communauté :

Sherra : (en s'exclamant) *«Une grande réserve des maisons avec de l'électricité, de l'eau, des jobs, l'école»* (silence)

Anaïs : *«Moi j'aimerais ça que ça soit pas une réserve ici mais qu'on ait l'eau courante pour prendre notre douche et pour le bain de nos enfants, pour pas qu'on ait à puiser ça ici là. On est comme habitué mais c'est pas évident. Ce qui est le fun ici c'est qu'on n'a pas l'Hydro à payer. Ça l'a des avantages et des inconvénients.»...«ce serait bien de faire une réserve ici. Mais c'est tous les aînés qui sont contrariés par ça, un territoire très très petit. Remarque que c'est pas rendu à notre génération à nous autres, mais...»*

Pour nos participantes, avoir un toit est un droit, peu importe les moyens financiers dont on dispose; ce qui diverge des valeurs nord-américaines actuelles. Rappelons-nous qu'il y a quelques générations seulement, le pouvoir de se loger allait aussi de soi, dans l'ensemble de la société québécoise.

La présence des jeunes dans la communauté est fragile. Parmi nos trois mères, une se rend dans la communauté de façon très passagère quand il n'y a pas alternative; une autre affirme qu'elle n'y restera pas s'il n'y a pas de changement. À l'automne 2000, elles résidaient toutes à Val-d'Or pour bénéficier du cours «accélération» offert par C.D.R.H.A.A.³². Qu'elles soient mères ou non, nos informatrices disent vouloir avoir un emploi. Le marché du travail dans la communauté ne peut absorber cette main-d'œuvre à sa porte, et les logements sont insuffisants.

³² Le directeur de C.D.R.H.A.A. nous expliquait le processus qui avait conduit à ce type programme de formation en ville. Il se donne en ville, parce qu'il est offert à trois communautés mais aussi parce que l'éducation aux adultes sur le site n'avait pas fonctionné.

5.1.3. Histoire personnelle

En gardant en filigrane la présence d'une continuité culturelle, nous proposons ici d'entrer dans l'histoire personnelle et relationnelle de chacune. Comment nos répondantes ont-elles été maternées ? Voyons comment elles ont vécu leur enfance et comment elles font face à la vie aujourd'hui.

L'enfance

Un des faits saillants de nos entretiens de groupes réside dans le fait que la majorité de nos répondantes n'ont pas grandi auprès de leurs parents; d'autres personnes ont assumé leur bien-être. Par exemple, deux jeunes filles ont été élevées par une grand-mère. Elles nous racontent beaucoup de souvenirs avec celles-ci et très peu de leur histoire avec leurs parents. Outre la présence de la violence et de l'alcool, une de nos participantes a une histoire marquée par l'abandon de la mère et le décès du père. Toutes nos informatrices ont connu la séparation des parents ou le décès de l'un d'eux. Dans plusieurs cas, les parents ne sont pas la référence principale pour l'enfant.

Anaïs : ... «le climat à la maison je le connais pas ; j'ai pas vécu avec (eux)... Aujourd'hui quand je te parle de mon papa, je l'ai pas vraiment connu ; je sais qu'il est mon père »...«J'ai comme été exclue. On avait comme pas le choix. J'aurais vécu avec mes parents mais été, j'aurais pas...je ne sais pas comment j'aurais été.»...«Ma mère je la connais pour dire que c'est ma mère mais j'ai pas vécu avec elle. Je ne me souviens pas vraiment de mon enfance. J'ai été eh...j'ai eu une enfance quand même difficile. Tout le monde est passé par là.»

Anaïs :«J'ai été placée services sociaux et par après j'ai dû m'intégrer à la forme de vie des blancs...je cherche mon identité, ce que je vais faire dans la vie, vais-je poursuivre mes études et tout. EEEFF faque c'est ça. J'ai été à l'école jusque... après j'ai lâché. Faque je suis rendue là... ma propre vie à moi».

Toutes nos informatrices³³ ont connu des placements dits « sociaux » (Loi sur la protection de la Jeunesse). Deux informatrices justifient ce placement soit par le fait

³³ Sauf une jeune fille qui n'a participé qu'à une rencontre sur trois.

qu'il aurait été effectué sous une fausse information dans un cas, et à cause des problèmes financiers de la mère dans l'autre cas.

Les parents de nos jeunes femmes n'ont pas répondu de façon constante aux besoins des enfants. D'autres adultes ont dû prendre la relève. Une de nos participantes, aînée d'une famille de huit enfants, ne sait pas qui s'occupait d'elle.

Édith : «Je ne peux pas ben ben dire qui s'est occupé de moi à cause que je m'en souviens pas. Il y a eu de la boisson aussi là ; je vivais avec mes parents et je voyais la consommation...de la violence aussi : mon père battait ma mère, après ça, il s'en prenait à nous autres.»

Une autre participante a vécu une enfance plus paisible, à six heures de route dans le bois avec son père, sa mère et six frères et sœurs. Elle ne se souvient pas qu'il y ait eu de la violence, mais des épisodes de consommation quand son père ramenait de la boisson. Quand elle a débuté la maternelle, elle est allée vivre chez une tante où le «monsieur» l'a agressée sexuellement. Quelques années plus tard, le papa est décédé, puis, la vie familiale a été déséquilibrée par des épisodes de consommation de la mère.

Nos jeunes filles ont été, à des degrés et à des moments différents, privées de réponse adéquate à leurs besoins, notamment au plan affectif, et ceci n'est pas sans conséquence. De la consommation de substances (essence, drogue, boisson) aux problèmes d'apprentissage en passant par des épisodes dépressifs, la plupart ont réagi à la souffrance.

Marie : «J'étais méchante quand j'étais plus jeune.»...«Je volais, je buvais, je prenais de la drogue. »

Kate : «Moi aussi j'étais méchante quand j'étais jeune mais j'ai passé par-dessus ça .»

Mina :«Moi, quand j'étais petite, j'ai jamais faite de conneries, des affaires comme ça. J'ai juste commencé à l'âge, l'année passée....J'ai commencé mes problèmes quand j'ai perdu ma grand-mère...c'est là qu'ont commencé mes problèmes. »

Violence et toxicomanie

La présence de la violence et de la consommation d'alcool et de drogues a atteint la qualité de vie de toutes les participantes. Cette réalité est omniprésente dans le discours. Une participante témoigne du modèle éducatif, parfois violent, des parents.

Anaïs : *« Nous autres on nous frappait souvent ; on était exposé à la violence, pas psychologique mais plutôt verbale... Moi, dans mon cas j'ai été frappée jusqu'à l'âge de onze ans je crois ; des coups de balai, des petits coups de branches. »...« des fois ils expliquaient et ils frappaient pas par après. Quand ils frappaient j'avais une leçon à tirer, je comprenais ça. Fallait que je me dompte. »*

Comme pour les rêves d'enfants, nos jeunes informatrices ont rangé, parfois loin dans leurs souvenirs, les difficultés vécues durant l'enfance qui n'est pourtant pas si loin. Elles reconnaissent avoir vécu des problèmes familiaux telles la violence et la toxicomanie des parents. Certaines ont vécu des agressions et elles en ont été témoins. Ces expériences indicibles ont créé des blessures qu'elles portent pour toujours dans leur bagage : elles sont des survivantes. Toutes ont dû subir des placements à l'extérieur du milieu familial, à un moment ou à un autre, pour assurer leur protection. Toutefois, elles ne jugent pas la conduite des adultes et elles en parlent comme d'une époque marquée par la souffrance où les parents ont fait ce qu'ils pouvaient.

Anaïs : *« Moi j'ai vécu quand j'étais jeune vraiment de la misère. On a abusé de moi physiquement et sexuellement aussi ... »*

Kate : *« Dans leur époque, c'était pas la vie rose ».*

Gail : *« Y me donnait mes trois repas, un lit... Ils nous faisaient garder quand ils buvaient. Quand il y avait beaucoup de monde, ils tchéquaient souvent pour pas que je me fasse abuser, surtout ma mère. »*

Il est difficile aux jeunes filles de nommer les scènes de violence dont elles ont été témoins :

Mina : *« ... quand j'étais jeune, je m'en souviens plus. Mon père, ... ma mère je sais qui se faisait battre mais j'ai rien vu. J'ai jamais vraiment resté avec mes parents. »*

Kate : « *C'était pas drôle, moi je vivais avec ma grand-mère...sûrement qu'il y avait des chicanes ; je dois les avoir vu ; je dois avoir ça dans ma tête. »*

Gail : « *Moi j'ai déjà vu maman se faire battre ».*

Quant aux jeunes mères, leurs propos demeurent à proximité de leur réalité actuelle. Elles nous parlent des problèmes de violence et de toxicomanie vécus personnellement maintenant.

Anaïs : « *Mes enfants sont en placement parce que je vis des problèmes qu'on appelle conjugaux...des problèmes de violence dans le couple. J'étais pas capable de vivre de la violence en étant mère. »*

La consommation de drogues et alcool est omniprésente dans le discours de toutes nos répondantes ; un problème qui traverse les générations. Les jeunes filles sans enfant l'abordent comme un problème qui a marqué leur histoire personnelle d'enfant, mais ce n'est pas une réalité qu'elles ont à gérer quotidiennement. Elles sont davantage observatrices de la consommation. Les unes nous parlent d'un *père qui buvait tout le temps*, les autres, de parents qui partaient deux ou trois semaines sans qu'on les voit.

Aussi, elles ont déjà accumulé des expériences personnelles d'usage de drogues et d'alcool, particulièrement dans les périodes les plus souffrantes de leur vie. La plupart ont touché la drogue et l'alcool à l'âge de sept ou huit ans. Contrairement à d'autres souvenirs, difficiles à atteindre, ceux liés aux premières expériences de consommation semblent intacts.

Marie : « *...je me rappelle de la fois que j'ai réussi à pédaler, les fois où j'ai consommé, j'ai sniffé...la première fois aussi où j'ai consommé de l'alcool, à peu près à cinq ans. »*

Chez les jeunes mamans, on négocie avec la consommation régulièrement. La réalité présente s'impose au-dessus des souvenirs.

Anaïs : *C'est à peu près tous la même histoire. Nos enfants là, leurs papas y consomment tous ensemble. Sauf qu'ils ont toujours le même problème : c'est semblable, on consomme toute la gang ».*

Les jeunes femmes sont conscientes que la consommation a un impact sur la capacité d'exercer le rôle parental. Pour toutes les participantes, la sobriété est une condition

capitale pour bien prendre soin des enfants. Pour la majorité d'entre elles, des parents modèles ne consomment pas du tout. Seule la sobriété complète et continue assure une vie saine, à l'abri de toutes formes d'abus. Cette exigence absolue, fait en sorte que peu de personnes peuvent maintenir une réputation sans tache en la matière. Donc, une maman qui consomme vit beaucoup de culpabilité.

Anaïs : *« Chu pas fière de moi d'avoir consommé. Si j'avais pas d'enfants ça aurait pas une grosse conséquence. »*

La transmission d'une génération à l'autre des problèmes tels la consommation et la violence est exprimée par deux répondantes.

Anaïs : *Je vis des problèmes de consommation et problèmes de violence conjugale. J'ai l'impression de faire vivre cela à mes enfants... On dit ça de génération en génération mais c'est pas ça, tu sais, chu capable de me dire ok je ne veux pas vivre comme ça. J'accepterai pas de faire vivre à mes enfants ce que moi-même j'ai vécu en étant jeune ; c'est pour ça qui sont en placement. »*

Une autre participante exprime que certains parents s'estiment adéquats avec leurs enfants, mais qu'ils reproduisent la même chose que leurs parents. Selon elle, la violence aurait changé de forme ; maintenant c'est de la violence verbale ou psychologique plutôt que physique que l'on observe dans les familles.

Nos répondantes relatent les événements et les conditions de vie difficiles avec une certaine distance émotive. Est-ce l'œuvre du temps qui finit par apaiser les souffrances ? Ont-elles eu la chance de travailler leur douleur personnelle ? Ajoutons ici, que des mesures ont été prises au cours des vingt dernières années pour mettre en place un système communautaire de prévention et de protection autour des enfants et des grands qui a sans doute diminué le risque de violence physique et sexuelle.

Traditionnellement, le traitement des enfants n'était pas coercitif comme le font ressortir différentes études (Viau, 2000³⁴; Sioui, 1989; CRPA, 1996). La communauté a puisé dans la tradition pour résoudre ses problèmes de violence.

³⁴ VIAU, R. Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne. Montréal, 2000, 323 pages.

En bref, cet examen du mode de vie et des relations familiales nous indique :

- Que nos répondantes ont eu une enfance marquée par la pauvreté socio-économique du milieu, par les difficultés des parents, et les problèmes familiaux que cela engendre;
- Que la mère n'occupe pas une place centrale dans les soins aux enfants. Il est courant que d'autres membres de la famille prennent la relève;
- Que le parent substitut est souvent la grand-mère, comme c'était le cas par le passé;
- Que nos jeunes femmes ont des capacités pour faire face aux difficultés;
- Que la communauté puise dans ses valeurs traditionnelles pour résoudre des problèmes.

5.2 Les aspirations des jeunes femmes, les nécessités et les obligations...

Nous avons vu comment se déroule le scénario de vie de nos jeunes informatrices. On y retrouve plusieurs caractéristiques qui ont la couleur de la tradition et d'autres qui paraissent davantage liées à la pauvreté et à la dépossession.

5.2.1. Le passage à l'âge adulte

Nos informatrices sont à une étape de leur vie où se manifestent des besoins fondamentaux universels liés à la transition vers l'âge adulte. Elles sont en quête de leur identité; elles veulent exercer leur autonomie et elles sont prêtes à vivre activement leur sexualité.

Selon les cultures, les rites de passage vers l'âge adulte sont plus ou moins formels. Traditionnellement, chez les autochtones d'Amérique du Nord, l'adolescence n'est pas

une étape de vie distincte. Très tôt l'enfant fait des apprentissages liés au genre qui l'amènent progressivement à exercer son potentiel et ses responsabilités d'adultes.

Nos répondantes n'identifient pas la grossesse à l'adolescence comme étant problématique. Leur corps est prêt à concevoir. La plupart des filles sont actives sexuellement et la contraception est loin d'être généralisée, tant chez les mères qu'auprès de celles qui ne le sont pas encore. Il n'y a pas de heurt à passer du statut d'enfant à celui de parents. Elles subiront quelques critiques, mais ne seront ni rejetées, ni isolées.

Toutes les filles rencontrées désirent avoir des enfants. Elles situent l'âge idéal pour devenir mère à 25 ou 30 ans, ce qui est nettement supérieur à la réalité dans la communauté; elles en sont conscientes. Leur opinion se modèle ici à la norme sociale nord-américaine. Dans les faits, il en va tout autrement; comme si dans le groupe d'appartenance, la vie s'accorde sur un autre temps, à l'intérieur d'un autre système de valeur.

Mina : « Au Dozois, la plupart du temps, sont jeunes pour faire leurs enfants...Au Dozois c'est un peu normal les jeunes mères. Ben moi, j'étais contente d'avoir des petits neveux et des petites nièces...Moi, je veux pas avoir tout de suite d'enfant, je veux vivre mon adolescence avant. »

D'abord, autant les jeunes filles que les jeunes mères estiment que le fait d'avoir un enfant, vers dix-sept ans par exemple, est la norme dans la communauté. Dans toutes les familles de nos jeunes participantes, hommes et femmes ont des enfants, souvent plus tôt que plus tard dans leur vie. Lorsqu'on apprend qu'un frère, une sœur, une amie aura un enfant à l'âge de seize ou dix-sept ans, nos jeunes disent être contentes pour eux. Par ailleurs, elles affirment ne pas être influencées par cette réalité, préférant conserver leur liberté.

5.2.2 Le projet scolaire et d'emploi

Dans le discours, il n'y a pas d'opposition entre le fait de devenir parent et la poursuite d'un projet scolaire. Celles qui ont eu des enfants, mettent le projet scolaire en veilleuse, sans toutefois l'éliminer. Les participantes sans enfant nous parlent

abondamment de leur vie scolaire active. Elles souhaitent toutes terminer leur secondaire V; c'est leur grande préoccupation, disent-elles. Pourtant, il y aura décrochage scolaire et une grossesse chez au moins une participante pendant la cueillette de données.

Cependant, dans les faits, les études post-secondaires semblent faire peur. Trois répondantes sont qualifiées pour débiter le Cégep ou une autre formation post-secondaire à l'automne 2001, mais aucune n'a de projet concret en ce sens. On parle plutôt d'arrêter l'école un moment, estimant avoir déjà fait beaucoup d'effort.

Nous avons interrogé les filles sans enfant sur le vécu scolaire de façon plus systématique parce qu'elles sont plus proches de cette réalité que les jeunes mères au moment de la collecte. Nous avons voulu connaître leur perception de leur intégration au système scolaire non-autochtone. Notre intention étant de voir si des embûches pouvaient les amener à vouloir mettre fin à la scolarisation hâtivement, laissant ainsi la voie libre à un projet familial.

Il y a bien de petits irritants, comme la difficulté de communication en français, mais elles ne relèvent aucun problème majeur concernant leur vie scolaire. Jamais elles ne mentionnent avoir vécu de discrimination raciale, ou avoir ressenti un clivage entre les *Indiens* et les *Blancs*. Les particularités sont la difficulté au niveau de la langue et le fait que l'on se retrouve en groupe autochtone dès que l'on sort de la classe, ce qui n'est pas problématique en soi. Aucune de nos jeunes participantes ne mentionne avoir déjà vécu un sentiment d'infériorité ou un traitement différent à cause de son origine autochtone. Nous pouvons l'interpréter comme une négation, consciente ou inconsciente, du problème qui peut être rattaché à des valeurs culturelles. Il est possible aussi, qu'elles n'aient pas vécu personnellement une situation opprimante ou encore, peut-être n'ont-elles pas compris notre question.

Le fait de demeurer en groupe d'appartenance culturelle hors de la classe peut signifier, selon nous, le désir de protéger leur identité, ou un moyen de le faire. Elles se mettent ainsi à l'abri de l'influence culturelle blanche; elles se distinguent et conservent ainsi leur intégrité face aux leurs. Une jeune nous rappelle que lorsqu'on ressemble trop aux

Blancs, par exemple dans le langage, les vêtements, on s'expose à la critique, de la part du groupe autochtone.

Chez les jeunes mères, les projets d'avenir sont plus précis. Bien qu'elles soient jeunes, elles ont des préoccupations et des responsabilités d'adultes. Elles souhaitent faire un retour à l'école, et c'est ce qu'elles ont fait durant la période de collecte de données.

Anaïs : *«Moi, ce que j'aimerais dans l'avenir c'est, moi personnellement, j'aimerais avoir une job...et finir mon secondaire V...Ça ça m'accorderait, j'aurais une vie plus intéressante. C'est pas que ma vie est pas intéressante aujourd'hui. Je ressens le besoin de finir mes études et d'avoir une job».*

Le but est d'obtenir un emploi. Il n'est pas satisfaisant pour elles de vivre de la Sécurité du revenu. Ce n'est pas suffisant pour faire vivre des enfants. Elles souhaitent que la vie de leurs petits soit plus facile que la leur.

Bref, nos jeunes femmes souhaitent avoir des enfants, terminer leur secondaire V et idéalement, avoir l'opportunité de travailler. Toutefois, leur trajectoire risque d'être ordonnée différemment qu'en milieu non-autochtone. Dans une proportion nettement plus élevée, les étapes de la vie n'ont pas la même séquence et la grossesse arrive très tôt. Il semble que dans notre population, le temps d'enfanter soit biologique plus que social. Avoir un enfant n'est pas une option mais fait partie, en quelque sorte, du destin des hommes et des femmes. Alors que le projet scolaire semble être un plus que l'on va chercher d'abord pour répondre aux exigences du marché du travail, mais aussi pour obtenir une satisfaction et un épanouissement personnel.

5.2.3 Le désir d'enfant

Examinons maintenant comment le désir d'avoir des enfants se construit chez elles. D'abord, les filles ne se rappellent pas avoir réfléchi à leur projet familial quand elles étaient petites. À l'instar d'autres souvenirs, elles ont de la difficulté à retrouver ces informations dans leur mémoire.

Les jeunes femmes qui n'ont pas d'enfants disent vouloir terminer leurs études et avoir un emploi avant d'être mère. Une jeune femme dira que s'il lui est impossible

d'obtenir un diplôme ou un travail, elle sera satisfaite de réaliser un projet familial. Cela fait partie, en quelque sorte, des acquis; s'il est une certitude chez les jeunes, c'est celle d'avoir des enfants tôt ou tard.

Toutes nos informatrices veulent avoir des enfants; une seule inscrit une réserve disant ne pas être prête à décider. Les femmes sans enfants expriment vouloir de deux à six enfants. Les femmes ayant déjà débuté leur famille en veulent de deux à quatre. Quand on demande aux jeunes femmes de répondre de façon la plus réaliste possible en tenant compte de différentes considérations, le nombre d'enfants désirés chute pour passer à deux. Le nombre idéal d'enfants se situe autour de deux ou trois dans les deux groupes, ce qui se rapproche des projections familiales des jeunes Québécoises et Québécois. Les jeunes sans enfants sont plus fantaisistes quand on aborde cette question. ; elles répondent *«une dizaine, une centaine, comme mes dix doigts, trois, quatre, cinq, six... je ne sais pas, dix-huit comme mon père»*. Une de nos jeunes mères se rendrait à trois pour avoir une fille, elle a deux garçons.

Les filles disent que le moment opportun pour avoir des enfants se situe après leurs études, que la plupart ne prévoit pas prolonger au delà du secondaire V, ou quand elles auront un travail. Elles trouvent important d'avoir l'argent nécessaire pour s'occuper de leurs enfants. Les jeunes filles ne s'imaginent pas sans enfant. D'emblée, elles envisagent d'en adopter si elles ne peuvent en avoir.

Anaïs : *« L'âge ça n'a pas d'importance, mais ce que tu fais avec ta vie...Si tu as envie de foirer toute ta vie....Si t'as des rêves, que t'accomplis tes rêves, l'âge ça dépend des personnes. »*

Les jeunes mères mentionnent que lorsqu'elles étaient plus jeunes, leur rêve était de finir leurs études et d'avoir des enfants. L'une exprime avoir été très préoccupée, petite, à ne pas faire vivre à ses enfants une enfance difficile comme la sienne et cela demeure une préoccupation aujourd'hui.

Anaïs : *« Je chercherais à les protéger de tout ce que j'ai vécu ; négatif, très négatif ce que j'ai vécu »*

En fait, nos jeunes filles interrogent peu leur désir d'avoir des enfants. Il est normal d'avoir une sexualité active quand le corps et l'esprit sont prêts. Il est tout à fait naturel de se reproduire; c'est l'ordre de la nature.

Éducation sexuelle, reproduction, contraception

Dans la société québécoise, la prévention des grossesses précoces, et surtout la promotion d'une « saine » sexualité, entendons à l'abri des MTS et surtout du sida, sont des objectifs à atteindre en matière de santé publique. Il demeure que les pratiques d'éducation sexuelle sont timides comparativement à d'autres sociétés. Le tableau est le même à Kitcisakik. Cependant, l'impact des programmes mis en place est différent. Les valeurs traditionnelles sont présentes et la planification des naissances n'est pas entrée dans les mœurs.

L'éducation sexuelle se fait de façon passive. Les parents tentent de contrôler les jeux sexuels, de prévenir les abus et suggèrent aux jeunes de ne pas faire de bébé trop tôt dans leur vie. Peu de parents renseignent leur fille sur la contraception. Quant aux garçons, ils se sentent peu concernés et on ne doit pas trop s'y fier, aux dires des filles. Alors, les filles prennent leur décision seules et assument les conséquences !

Gail : « *Ma mère me dit :Porte le condom là! (sic) ».*

Kate : « *Ben moi, elle m'a déjà parlé. Je lui ai dit que je voulais faire poser un Norplan. »*

Mina : « *Mes parents y parlent jamais de ça moi. Je prends mes décisions toute seule. »*

L'éducation sexuelle est reçue à l'école et dans des activités organisées pour les jeunes dans la communauté de Kitcisakik. Les filles considèrent qu'elles ont suffisamment de services en la matière. Alors, comment expliquent-elles les grossesses hâtives et non désirées? Elles relatent que des filles cessent des méthodes contraceptives à cause des effets secondaires, par exemple le Norplan peut causer des règles irrégulières, des allergies, etc. D'autres jeunes filles ne pensent tout simplement pas qu'elles peuvent devenir enceintes : la fameuse pensée magique de beaucoup de jeunes. Les filles s'entendent à dire que les garçons ne s'impliquent pas du tout dans la contraception.

Au moment des rencontres, seulement deux participantes du groupe des «sans enfants» avaient un mode de contraception. Pourtant, elles disent que la contraception leur est facilement accessible.

Pour deux de nos trois jeunes mères, les grossesses n'étaient pas planifiées. Ces jeunes femmes souhaitent avoir un jour des enfants, mais pas à ce moment là de leur vie. Dans ces situations, l'interruption volontaire de grossesse a été envisagée.

Anaïs : ...« à l'intérieur de moi c'était comme un échec mais ça, eee...t'sé j'étais pas ben fière de moi, parce que je disais à ma famille « Je veux pas être enceinte, je veux faire quelque chose de moi ; ça me tente pas de faire des bébés comme tout le monde ». Fa que c'est comme un peu difficile de leur annoncer «je vais être en bedaine». Ça m'a pris quand même deux ou trois mois. »

Chez les jeunes mères, certaines nomment avoir déjà subi une interruption volontaire de grossesse et elles ne veulent pas revivre cela parce que c'est contre leurs valeurs.

Une participante résume la perception des jeunes femmes face à l'avortement :

Anaïs :.... «l'avortement c'est comme une libération.. Quand tu vis malheureuse, tu veux pas mettre un enfant dans le malheur... Vraiment quand tu penses à l'avortement, c'est gros, c'est comme enlever la vie d'un enfant....Y en a comme par ici, l'avortement c'est contre les règles du jeu. Mais quand ça arrive, c'est « ah t'as fait ça, ça va peut-être te faire du bien »... «moi y m'est arrivé de penser à l'avortement ; il était trop tard, je me suis dit ; ça été une grosse prise de réflexion, de conscience aussi, c'était pas dans mes valeurs d'avorter, mais j'y pensais »...

Les jeunes filles qui s'expriment sur les interruptions de grossesse acceptent et comprennent cette alternative face à une grossesse non désirée. Les résistances se situeraient du côté des parents et des gens plus âgés. Parmi nos informatrices, certaines ont eu une interruption volontaire de grossesse.

Kate : « Y a des mères qui disent rien...Y en a qui pensent que c'est trop jeune mais qui acceptent pas l'avortement. Y en a qui veulent se faire avorter des jeunes pareil.

Nos répondantes ne perçoivent pas l'adoption comme une solution acceptable dans la communauté. On préfère confier un enfant à des membres de la famille, pour continuer d'avoir des liens avec lui.

En bref, nous pouvons retenir de cette étape de la vie des jeunes femmes interrogées :

- Qu'à l'adolescence, quand les jeunes sont biologiquement prêtes à se reproduire, il y a de forte probabilité qu'elles deviennent actives sexuellement sans prévenir la grossesse;
- Que nos répondantes ne voient pas d'opposition entre le fait d'avoir un enfant à l'adolescence et de poursuivre un projet scolaire ou d'emploi. Quoique que dans les faits, la scolarisation est faible dans la communauté étudiée, et le chômage chez les jeunes est élevé.
- Qu'il n'est pas perçu négativement d'avoir un enfant à l'adolescence;
- Que toutes désirent des enfants;
- Que la contraception est l'affaire des filles; elle est accessible mais peu utilisée;
- Que l'interruption volontaire de grossesse est contre les valeurs des répondantes.

5.3 Le maternage

Dans cette partie, nous étudions deux thèmes pertinents pour approfondir le vécu et le sens du *maternage* et en identifier les liens avec la tradition. Voyons d'abord comment se développent et se modèlent les capacités de *maternage* avant l'arrivée des enfants. Qu'y a-t-il dans le bagage d'expérience de nos répondantes qui puisse les aider dans leur *maternage* ? De quoi est constitué leur coffre à outil ? Qui sont les modèles ? D'où vient l'influence ?

Dans un deuxième temps, nous entrerons dans le vécu du *maternage*, tel qu'en témoignent nos jeunes informatrices. Nous aborderons, entre autres, leur motivation à avoir un enfant, les responsabilités du nouveau parent, l'adaptation à ce nouveau rôle, les soins à donner, les plaisirs et les limites du *maternage*.

5.3.1 L'apprentissage du maternage

L'observation et l'expérimentation

Nous avons cherché à savoir comment les jeunes femmes développent leur compétence pour materner. La majorité d'entre elles ont toujours été entourées d'enfants dans leur environnement familial, et même en famille d'accueil ou foyer scolaire. Alors, le quotidien sans enfant n'est pas une réalité qu'elles connaissent. Elles ont appris les fonctions du *maternage* en observant des femmes autour d'elles assumer ce rôle, que ce soit une grand-mère, une mère, une grande sœur. Une seule répondante dit avoir comme modèle et référence sa gardienne puisque les parents et grands-parents de la jeune femme ont été absents dans sa vie.

Pour toutes ces jeunes femmes, il n'y a rien de théorique ou de sorcier à prendre soin des plus petits que soi. On apprend par observation et expérimentation. Certaines se sont vues confier des enfants pour de longues périodes alors qu'elles étaient encore très jeunes.

Anaïs : « ...y avait toujours une matante qui avait accouché ; fa que j'allais voir le bébé puis elle m'expliquait comment nettoyer le nombril ; je m'en sortais, ça allait bien. »

Mina : « J'ai appris avec mes petits neveux (rires)...Mes petits neveux, je les garde tout le temps. (J'ai appris) en regardant et en gardant mes petits neveux.. »

Gail : « Ben moi je l'ai appris en , je gardais mes petits frères et petites sœurs. J'ai commencé à garder jeune, à 11 ans la première fois...Je savais changer les couches avant ça ; je savais changer les couches à huit ans. »

Kate : « J'ai gardé plus jeune que ça ; j'ai déjà gardé un jeune 24 heures...Sa mère m'avait dit qu'elle viendrait le chercher à 10:00 pm mais elle est revenue le lendemain matin. »

Anaïs : « ...elle me confie son bébé naissant . Elle me dit qu'elle va venir le chercher le soir. Je restais au Grand-Lac ; c'était l'été. »... « Là je m'en vais avec le bébé et toutes ses affaires ; je l'ai gardé pendant deux semaines. Tu sais, mes parents étaient pas trop contents parce qu'il était petit, moi j'avais 14 ans. »

Les modèles parentaux

Comme nous l'avons vu dans la problématique, le modèle parental a une influence sur les modèles de procréation. Rappelons-nous que nos informatrices viennent de familles nombreuses. Les jeunes mères ont toutes plus de huit frères et sœurs. Nos jeunes filles ont au moins cinq frères et sœurs.

Nos informatrices ont assimilé le *maternage* en observant et répétant les gestes ainsi appris. À certains moments de leur enfance, nos répondantes ont été témoins de situation où les parents se sont mal acquittés de leur responsabilités vis-à vis les enfants. Croient-elles que cela puisse avoir une influence sur leur capacité personnelle de *maternage* aujourd'hui ?

Nous avons introduit ce sujet délicat en mettant en perspective le passage de nombreux parents autochtones dans les pensionnats amérindiens. Nous présentons aux filles cette hypothèse voulant que les parents ayant séjourné dans les pensionnats aient pu perdre leur référence de *maternage* en étant ainsi éloignés de la vie familiale. De plus, de nombreux pensionnaires de ces écoles résidentielles ont été soumis à des méthodes éducatives discutables, même dans le contexte de l'époque. Certains enfants y ont subi des sévices et des privations graves, qui peuvent avoir altéré leur potentiel à se développer harmonieusement. Nos informatrices verbalisent peu sur le sujet des pensionnats; elles n'en connaissent que ce que leurs parents leur ont dit de cette époque. Elles ne sont pas certaines que leurs parents aient été scolarisés au pensionnat amérindien. Et dans un tel cas, une répondante croit qu'effectivement, cela peut être un facteur de risque quant à la qualité des compétences parentales.

Anaïs : « Ben moi je dirais que c'est quand même un facteur ça parce que mes parents étaient souvent seuls, ça fait que y consumaient tout le temps. Ils étaient pas là pour nous éduquer. Quand ils étaient là, y étaient là, c'est ça qui était le fun. Mais quand ils partaient sur la galère pendant deux ou trois semaines c'était pas agréable. On les voyait plus. On était souvent placé par la DPJ ; ça c'est des mauvais souvenirs. »

Les jeunes femmes interrogées sont indulgentes quant aux comportements de leurs parents. Elles refusent de porter un regard critique sur la façon dont les adultes ont pris

soin d'elles. Elles sont très compréhensives face aux limites de ceux-ci. Seul l'abandon par les parents suscite une réponse négative quand on leur demande si elles perçoivent leurs parents compétents (échec du *maternage*). Selon les témoignages, il semble que plusieurs enfants aient été mis à l'abri des incapacités des parents ou des crises familiales en étant confiés à des grands-parents.

Aux dires des répondantes, en dehors des moments de consommation d'alcool, les parents ont été adéquats. Il y a bien eu des épisodes de violence attribuée à des méthodes éducatives abusives qui divergent de ce qui est habituellement relevé à propos de l'éducation des enfants dans la culture autochtone. La consommation est ciblée, plus que tout, comme facteur amenant des difficultés dans l'exercice du rôle parental. Par ailleurs, on ne s'attarde pas à comprendre les causes des problèmes de consommation.

On exprime du bout des lèvres que des parents ont parfois manqué à la tâche du *maternage*. Par ailleurs, les jeunes femmes interrogées ont quelques modèles qui les guident. Elles en font un portrait; nous donnant même des noms de couples, de mères, de grands-mères en qui elles reconnaissent des qualités essentielles pour éduquer des enfants. C'est en observant ces gens qu'elles développent leurs habiletés à répondre aux besoins des enfants.

Le modèle actuel

Une exigence revient dans leur discours, soit la sobriété, ou du moins le contrôle de la consommation. Les filles s'entendent pour dire que la plupart des mères de la communauté s'occupent bien de leurs petits; toutefois, bien qu'ils soient respectés, les pères n'ont pas la cote.

Le modèle quant à l'âge pour débiter une famille, nous l'avons vu, est jeune; on peut le situer autour de 17 ans. L'environnement familial et social des filles accepte plutôt bien le phénomène. Les professionnels ou autres intervenants ont une analyse différente de la situation; on aimerait bien retarder un peu l'âge de la première grossesse.

Kate : « Des fois, les mères vont dire « T'es ben trop jeune pour être enceinte », des affaires de même, mais certaines autres acceptent...Il y en a qui dit que sa mère a hâte qu'elle aie des enfants. »

En fait, rappelons-nous que les mères de nos participantes ont eu, elles aussi des enfants avant la majorité. Les filles nous parlent de la réceptivité des mères à ce que leurs enfants aient eux-mêmes des enfants tôt dans leur vie. Elles diront « *t'es bien trop jeune pour être enceinte* » mais elles n'accepteront pas que leur fille subisse un avortement. Le commentaire d'une participante nous laisse supposer que des mères établissent l'âge raisonnable d'enfanter, pour leur fille, en se référant à leur histoire personnelle. Hors, plusieurs de ces mères ont eu un premier enfant au cours de l'adolescence; certaines en avaient déjà deux ou trois à l'âge de vingt ans. Parmi celles-ci, certaines expriment très ouvertement leur hâte de devenir grand-mère.

Les jeunes mères participant à notre recherche sont devenues enceintes de leur premier enfant alors qu'elles avaient entre quinze et dix-huit ans. Une participante nous rappelle comme il est plus important de se centrer sur les besoins d'une jeune enceinte plutôt que sur son âge ou ses capacités. Il est important de respecter cette expérience personnelle, et les décisions prises par les jeunes femmes.

Par leur propos, les jeunes mères nous démontrent comment le modèle est en train de changer, pas quant à l'âge de la première grossesse, mais sur le nombre d'enfants qu'elles auront.

Anaïs : « ...je me verrais pas avoir dix enfants. C'est pas seulement que procréer, continuer pis continuer à avoir des générations. Je ferai pas dix enfants pour les mettre dans la misère »... « ...y a une certaine différence, mais on n'a pas dix nous autres. On en a quoi ? Deux maximum. On est peut-être conscients, nous les jeunes parents, aujourd'hui, t'sais...moi je me permettrai pas en tout cas d'avoir dix enfants pis faire comme mes parents ont fait. »

D'autres influences

En plus des modèles culturels et familiaux sur la composition des familles, il y des pressions sociales qui peuvent s'exercer autour de la maternité, et conditionner certaines décisions quant à la reproduction.

Les filles reçoivent certains messages indirects dans leur entourage, par exemple des parents qui ont hâte de devenir grands-parents, mais elles n'identifient pas de message plus explicite qui les encourageraient à faire des enfants à partir d'un certain âge.

Nous leur avons demandé comment elles-mêmes réagissent quand d'autres filles de leur âge deviennent enceintes. À prime abord, toute nouvelle de naissance prochaine est accueillie positivement : « *C'est merveilleux !* », dira l'une d'elle. Le respect du choix des autres est important. Par exemple, si une fille songe à l'avortement, on la soutiendra face à sa décision.

Mina : « Une personne proche a avorté. Je lui disais : écoute pas ce que les autres disent, fais ce que toi tu penses...J'étais contente qu'elle soit enceinte mais ça me dérangeait pas, je lui disais pense plutôt à toi »

Et si toutes les copines de leur âge ont des enfants, ne se sentent-elles pas à part ? Les filles sans enfants affirment que non ; elles disent tenir à leur liberté. Elles ne les envient pas ; elles ne sont tout simplement pas là dans leur cheminement. Il est à noter qu'elles ont une vision assez juste de toutes les responsabilités et limites qu'impose le fait d'être mère.

Nous avons tenté de voir l'influence que pouvait avoir un autre modèle culturel de *maternage* sur nos informatrices, puisqu'elles ont toutes passé plusieurs mois de leur vie dans des familles non-autochtones. Ce que l'on retient de l'exercice³⁵ c'est le nombre important de milieux de vie qu'ont connu les répondantes et la nature des apprentissages faits dans les milieux familiaux non-autochtones où elles ont séjourné. Voyons les résultats de cet exercice plus en détail.

Nos jeunes femmes ont toutes habité pour de longues périodes dans de nombreux milieux de vie. Sur cinq participantes ayant rempli cet outil de collecte, trois ont habité la résidence de Louvicourt³⁶ au début de leur scolarisation. Elles ont connu au moins quatre foyers scolaires ; deux ont séjourné dans un centre de réadaptation à Val-d'Or.

³⁵ Annexe IX : Questionnaire « En ville »

³⁶ Avant de fréquenter les écoles de Val-d'Or, les enfants de Kitcisakik fréquentaient l'école de la réserve du Lac Simon. Certains étaient accueillis par des foyers de la parenté ou non; d'autres étaient hébergés dans une résidence à Louvicourt, à quelques kilomètres de la réserve du Lac Simon.

Nos participantes ne sont pas en mesure de distinguer les familles d'accueil rattachées aux services de la Protection de la jeunesse. Une jeune fille se souvient de sept familles où elle a été hébergée, mais elle sait qu'il y en a eu d'autres. Il est à noter que les milieux de vie identifiés dans cette exercice excluent les autres endroits où elles ont vécu dans leur communauté d'origine (ex. grands-parents, tantes, sœurs)

Voici ce que les jeunes femmes disent avoir retiré de ces moments d'immersion dans un autre milieu culturel. Toutes nous parlent des apprentissages scolaires et du fait qu'elles ont eu la possibilité de connaître de nouvelles personnes, les *Blancs*. Elles disent aussi avoir appris ce qu'elles qualifient de « bonnes manières » ou de « nouvelles manières de vivre », dira l'une d'elle. Les jeunes femmes estiment que l'apport de ces expériences avec les allochtones se situe au niveau de l'amélioration de leur capacité de communiquer, tant dans la qualité de l'expression que de l'écoute de l'autre. Certes, elles y voient des apprentissages utiles pour éduquer les enfants, mais elles n'identifient pas d'emblée les familles qui les ont accueillies comme source d'apprentissage du *maternage*, à l'exception d'une seule informatrice qui a été très peu en contact avec son milieu naturel.

5.3.2. Quand l'enfant paraît

Nous plongeons ici dans la partie « active » du *maternage*. Comment il se vit tant au plan émotif que pratique ? Les mères témoignent de leur expérience de *maternage*, de la grossesse jusqu'aux projets futurs. Celles qui ne sont pas encore maman nous livrent leur perception du vécu de *maternage*. Toujours dans la même lancée, nous ferons ressortir à travers les récits, la continuité ou la rupture avec la tradition.

La motivation

Voyons d'abord la motivation à avoir un enfant que nous avons scrutée à l'aide d'un exercice³⁷ où les répondantes devaient établir leur priorité parmi des thèmes. Deux jeunes mères sur trois considèrent que leur première motivation est la preuve d'amour pour l'enfant à naître, même si la grossesse est accidentelle. Viennent ensuite dans les

³⁷ Annexe IX : exercice sur motivation.

quatre premiers choix des mères : « pour se faire plaisir » « pour s'épanouir comme femme », « par désir de s'occuper d'un bébé ».

Chez les cinq jeunes filles sans enfants qui l'ont complété, l'exercice ne suscite pas la même intensité de réflexion. Voici le résultat collectif de ces répondantes : trois jeunes sur cinq choisissent le motif de la « continuité des familles. Puis, on retrouve chez une fille le « désir de s'occuper d'un bébé » et la « réalisation des ambitions personnelles à travers l'enfant ». Deux filles ajoutent le motif personnel suivant : « Pour fonder une famille ».

Nous détectons chez ces dernières, une volonté de garder la communauté vivante; c'est ce qui prédomine chez les jeunes sans enfants. Par ailleurs, une fois que l'enfant se pointe, comme une « fatalité », ou un événement naturel soudain, la motivation première à l'accueillir est l'amour de cet enfant à naître.

Les jeunes mères ne se sont pas beaucoup exprimées sur leur vécu de grossesse. Une mère nous signale qu'à un moment elle a craint les conséquences de la consanguinité. Deux répondantes sur trois disent que l'annonce d'une grossesse non planifiée leur a fait vivre un moment d'anxiété.

Le déclencheur

Nous avons exploré quels pouvaient être les déclencheurs d'un projet familial ou de l'acceptation d'une grossesse non planifiée. Les jeunes femmes interrogées, mères ou non, ne pensent pas que le fait de devenir enceinte soit un moyen de quitter l'école, explication que nous leur avons suggérée. Elles ne nient cependant pas que certaines puissent le faire. Dans le cas de notre principale mère participante, elle avait quitté l'école avant la grossesse; elle souhaitait un moment d'arrêt.

Anaïs : « Je me disais, j'ai travaillé longtemps, là ça me tente de prendre un break. Pis après, je me disais je reprendrai l'école...mais quand j'ai su que j'étais enceinte, fa que j'ai dit ouen, j'aurais dû aller en secondaire V. »

Anaïs : « Quand je suis tombée enceinte de mon premier, je me suis dit ah je vais retourner à l'école par après ; là je vais passer du temps avec, pis je vas m'en occuper en tant que maman. »...« Quand j'ai été

enceinte de mon deuxième, ma réaction a été « ah voyons donc, c'est quoi ça ! » ...«J'ai quand même passé deux ans de ma vie à rien faire, comme j'te dis à faire des bébés. Fa que je pense pas faire des bébés toute ma vie. Je vais retourner à l'école et je veux préparer l'avenir de mes enfants, parce que personne va le faire, c'est mon rôle. »

Nous remarquons dans ce dernier témoignage un sentiment d'inutilité attribué à la fonction de *maternage*, qui diverge totalement de l'héritage culturel autochtone où l'enfant est accueilli comme une richesse, un apport à la communauté. Notre jeune mère assimile le discours dominant, et se voit astreinte à rejeter un élément du mode de vie qui n'est plus économiquement acceptable dans le système de valeur nord-américain.

Cette jeune mère nous partage son vécu de grossesses non planifiées, dans des conditions empreintes d'isolement et de violence conjugale. Toutefois, elle a su exprimer les bons moments :

Anaïs : «J'ai vécu quand même des moments le fun, comme la grossesse en tant que tel : tu sens que tu as un enfant en toi qui vit. Tu entends son cœur, pis tout. Tu es capable de faire la vie ! Ça c'est quand même un bon sentiment. »... «j'ai vécu aussi des bons moments parce que je restais chez ma sœur quand j'ai su que j'aurais un deuxième...C'était pas planifié, deux jeunes en un an c'est de l'ouvrage !»

Les jeunes n'expriment pas de sentiment de rejet ou d'isolement quand elles deviennent enceinte. Elles sont généralement assez entourées. Nous avons pu constater que les jeunes mères ont un suivi médical de grossesse. Elles admettent être prises en charge rapidement par les services sociaux et médicaux, qui se sont nettement améliorés pour répondre aux besoins de la communauté au cours des dix dernières années.

Anaïs : «Les services sont là ; t'as comme pas le choix d'y aller, y viennent te chercher.»

Responsabilité et soins aux enfants

L'arrivée d'un enfant plonge la jeune mère dans une réalité exigeante, même si les répondantes estiment que leurs expériences les préparent assez bien à ce rôle. Voyons

comment les jeunes filles sans enfants et celles qui sont déjà mères perçoivent cette responsabilité.

Les jeunes filles sans enfants reconnaissent plusieurs responsabilités rattachées au rôle de parent. Elles observent que les jeunes parents s'occupent de leurs enfants et combinent les besoins de ceux-ci (nourriture, vêtements) avant de dépenser pour eux, dans la consommation par exemple. Bien qu'elles ne soient pas en situation de *maternage*, ces jeunes filles savent identifier que l'on doit prévoir un toit, de la nourriture, des couches, des gardiennes, du transport pour aller faire les achats ou aller à l'hôpital, etc.

Par leur expérience de gardiennage, elles sont en mesure de saisir comment la liberté se trouve limitée quand on est responsable d'un enfant. Les filles s'évaluent aptes à prodiguer tous les soins requis aux petits. Toutefois, elles trouvent difficile de s'occuper d'un enfant malade, qui pleure et que rien ne semble apaiser. Vraisemblablement, c'est dans les mêmes moments que nos jeunes mères se sentent impuissantes, ainsi que toutes les mamans de la terre assurément.

Les jeunes trouvent agréable quand l'enfant rit beaucoup, quand on le nourrit, quand on le voit faire une action pour la première fois, par exemple marcher. Quand elles ont des enfants sous leur responsabilité, elles savent qu'il y aura une fin, alors qu'être mère c'est un engagement vingt-quatre heures par jour.

Anaïs : «Le premier c'est vraiment l'enfer. Tu sais pas comment réagir face à ça ; tu voudrais atténuer sa douleur...c'est vraiment quand ils sont malades, ça me dérange pas de le soigner, c'est vraiment le voir malade ; tu peux rien faire, tu te sens impuissante, tu sais pas. »

Les mères sont dans le feu de l'action tous les jours. Elles nous confirment qu'elles trouvent pénible de prendre soin d'un enfant malade : il t'empêche de dormir, quand il fait ses dents, par exemple. Une jeune maman nous dit ne pas savoir comment s'y prendre quand son enfant pleure. Au nombre des soins agréables à prodiguer, on retrouve le bain, les repas, jaser, et d'autres moments amusants au quotidien.

Il y a des situations plus compliquées à gérer ; par exemple, quand l'enfant est agité; il est parfois difficile de le contrôler et on peut perdre patience.

Anaïs : *Quand il se met à crier, moi j'ai tendance à crier en même temps. »... «des fois c'est quand je suis stressée, je suis impatiente... Stressée à l'école quand je m'en va faire un test, chu stressée pis chu impatiente avec mon garçon. »*

Notre principale informatrice chez les mères relate ne pas être très forte sur la discipline. Elle est autoritaire quand cela est nécessaire, soit pour la sécurité de l'enfant ou pour le prévenir d'un danger. Sa relation avec son enfant en est une d'éducatrice ; il est à l'âge de nombreux apprentissages : langage, propreté, partager, etc. Le papa et la maman jouent avec l'enfant ; l'amène se promener dehors, jouer au parc. Elle dit être très affectueuse et aimer leur faire plaisir, jusqu'à trop les gâter.

Anaïs : *«C'est sur que je fais ce que mes parents m'ont montré de beau. J'essaie de faire de la bonne manière ; je sais pas c'est quoi; mais je l'apprends à chaque jour : « la prochaine fois je vais faire comme ça ! » Ça va toujours une journée à la fois ; je prends ça comme ça vient, j'aime mieux. »*

Nos jeunes informatrices connaissent les besoins des enfants et le rôle du parent pourvoyeur de soins et d'affection. Elles ont la connaissance nécessaire pour entrer dans le *maternage* avec lucidité.

Processus d'adaptation au rôle de mère

Les jeunes mères avaient peu à dire sur l'adaptation qu'elles ont à réaliser pour devenir à l'aise dans leur nouvelle vie avec un ou des enfants. Nous sommes donc amenées à croire que cette nouvelle responsabilité qui leur incombe fait appel à leur capacité d'adaptation habituelle. Néanmoins, cela ne se fait pas toujours sans embûche.

Sherra : *« Au début ça été le fun avec le bébé, mais aujourd'hui j'ai de la misère... »*

Anaïs : *« Moi je suis une fille qui aime ça être active , qui veut tout faire et tout aider le monde...Ce que ça enlève c'est les soirées entre copines. Ça me privait de ça. Je voulais m'amuser et je ne pouvais pas. Je me disais c'est pas grave y en a d'autres soirées ça. »*

Sharon : *« Les enfants ne dorment pas beaucoup, ça fait des grosses journées ; à dix ou onze heure le soir que ça dort ».*

Les jeunes mères acceptent assez bien la grossesse une fois passée la période d'anxiété provoquée par la nouvelle, et elles semblent disposées à l'arrivée du bébé. Il est à noter que la préparation matérielle ne correspond pas à ce que l'on retrouve habituellement en milieu non-autochtone et chez les mères plus âgées. Il est fréquent que quelques semaines avant l'arrivée du nouveau-né on ne sache pas exactement où la mère et l'enfant vivront et qu'aucun trousseau ne soit préparé. Toutefois, le moment venu, il aura ce dont il a besoin.

Quand nous avons proposé aux jeunes filles sans enfant de nommer ce que cela apporte d'avoir des enfants, spontanément, en riant, elles répondent que cela apporte de l'argent, pour nommer ensuite l'objet d'amour que devient l'enfant. Elles identifient aussi l'occasion d'apprentissage dans laquelle on se retrouve au premier enfant. Du côté des limites et des privations, elles identifient les points suivants : l'entrave à la liberté, la somme de responsabilités, que ce soit au plan économique (gestion du budget), le logement, le gardiennage, l'alimentation, le transport. L'arrivée d'un enfant peut accentuer ou générer des problèmes dans le couple.

Les jeunes mères perçoivent que le *maternage* apporte des responsabilités qui font grandir, et acquérir de la maturité. Une fierté est ressentie par les mères. Quand on assume ce nouveau rôle de mère, on veut s'imposer une conduite modèle. Le plaisir de s'occuper de l'enfant et l'amour maternel ne sont pas identifiés d'emblée. Pour ce qui est des limites, on retrouve ici le poids des responsabilités qui doivent être exercées quotidiennement. La liberté se trouve limitée. Dans le contexte de consommation, il est parfois difficile d'assumer le rôle et cela « enlève de la fierté » exprime une jeune mère. Il y a des pertes au niveau de l'image corporelle (gain de poids, vergetures); ce sera la seule référence au corps dans tout le corpus de données. Quant à la fonction de *maternage*, l'enfant a parfois des besoins que l'on ne décode pas, ce qui engendre des frustrations chez l'enfant et chez le parent.

Dans le même exercice, nous avons demandé aux participantes en quoi le *maternage* chez les jeunes femmes peut constituer un apport ou une limite pour la communauté. Les jeunes filles voient la venue des nouveaux-nés comme une occasion d'augmenter la population de la communauté, tout simplement. Les jeunes mères, identifient

plusieurs dimensions quant à leur contribution à la communauté par le *maternage*. Elles abordent ici les influences que les adolescentes enceintes peuvent avoir sur d'autres jeunes filles et les pressions négatives des gens qui sont déçus qu'elles fassent des bébés plutôt que de s'instruire. Elles entendent des commentaires de la nature suivante : « Tu vas être pris pour vivre sur le BS ». On remarque ici, une fois de plus, la dualité contenue dans le discours des gens de Kitcisakik, venant parfois encourager, d'autre fois critiquer la grossesse à l'adolescence.

Dans un ordre plus constructif, les répondantes identifient le respect de la collectivité de Kitcisakik envers les parents comme étant une valeur importante. Elles estiment comme étant un apport positif la croissance de la population de Kitcisakik.

Nous détectons ici, le paradoxe entre la tradition et la modernité. D'un côté, il y a une acception du fait d'avoir des enfants très tôt, comme auparavant. D'autre part, il y a cette attente que les jeunes s'instruisent et participent au développement de la communauté plutôt que de vivre dans la dépendance économique et l'inactivité.

Les attentes

Nous avons sondé les attentes que les répondantes ont vis-à-vis l'enfant, en les décrivant comme étant l'apport de l'enfant, l'enrichissement qu'il procure. Les jeunes filles n'expriment pas d'attentes particulières face à l'arrivée d'un enfant. Elles croient tout simplement que sans enfants, elles s'ennuieraient. Nos jeunes femmes ne misent pas sur l'arrivée de l'enfant pour régler des situations. Culturellement, l'enfant n'est pas un objet, propriété de son parent. L'enfant est une réalisation dont on est fière, en terme de potentiel humain, et non pas pour générer une copie de soi. Les répondantes n'identifient pas de grandes exigences à propos de l'enfant. On ne construit pas sur lui ; on n'essaie pas de concrétiser des objectifs personnels à travers lui. Il est là parce qu'il est naturel qu'il y soit.

La paternité

Être mère pendant l'adolescence implique, pour certaines, de la solitude. Le bébé exige beaucoup et la jeune maman devient responsable, du jour au lendemain, d'elle-même et de son rejeton. Il ne reste que peu de temps pour se retrouver entre copines. Souvent, le jeune père tarde à réaliser l'ampleur de sa responsabilité et il s'éloigne.

On remarque que le père n'est pas constant dans son implication. La responsabilité des enfants est plus souvent qu'autrement l'affaire des mères. Une de nos informatrices a vécu ses grossesses seules, même si elle avait toujours une liaison avec le père des enfants. Selon les mères, les jeunes papas ont tendance à se défilier quand la tâche devient lourde.

*Anaïs : «Là il s'accroche, il fait ce qu'il a à faire ; c'est un bon papa»
... «Il a vécu des moments où il n'était pas présent pis ça lui a manqué.
Pis aujourd'hui, il se rend compte qu'il a manqué des choses...pis là y
veut pas manquer d'autre chose».*

*Sherra : « Ben aujourd'hui j'essaie plus de lui donner la petite, pis y se
décourage...Il a aussi des problèmes de consommation...Pis des fois je
me sauve de la maison, là il n'a pas le choix de s'en occuper. »*

*Anaïs : «Ce que j'aime pas c'est quand mon chum consomme ; je suis
toute seule avec les enfants. J'aime pas ça me retrouver seule ; mettons
que l'enfant pogne une crise et que je ne sais pas quoi faire. »*

Le père est respecté dans son rôle de géniteur et même s'il vit des querelles avec la mère, il jouit d'une reconnaissance comme père. On ne retrouve pas dans le discours des mères, ou des jeunes filles, d'allusion à la possibilité d'éloigner un père de son enfant. Au contraire, on sent qu'il y a un effort pour favoriser le lien et assurer le respect du père. Ceci est perceptible aussi quand l'ensemble de nos répondantes parle de la violence de leur propre père vis-à-vis leur mère ou les enfants, elles diront « *On les aime quand même* ».

La perception des jeunes filles est différente. Selon elles, les papas ne s'occupent pas de contraception, mais s'impliquent auprès des bébés une fois qu'ils sont là. Pour nos jeunes répondantes, cette participation est importante. Selon elles, l'harmonie dans le

couple et l'implication quotidienne du père contribuent à faciliter l'adaptation de la jeune mère.

Le réseau de soutien

Comme la responsabilisation du père, le fait d'avoir un bon réseau de soutien facilite la vie des jeunes mères et de leurs enfants. Quand nous avons abordé ce thème avec les jeunes sans enfant, nous avons élargi le réseau de soutien au réseau social en général.

Le cœur du réseau des jeunes filles sans enfant est constitué des copains et copines de la communauté même quand elles sont à Val-d'Or en milieu scolaire. Elles affirment que si elles ont besoin d'aide, par exemple lors d'une grossesse, elles pourront compter sur leur famille pour les aider (parents, frères, sœurs, tantes). Il va de soi que les parents prennent en charge les jeunes qui n'ont pas encore d'enfants.

Cependant, il peut en être autrement quand on devient parent. Le réseau de soutien prend alors une autre importance. Nos jeunes mères ont recours à leur réseau familial pour combler des besoins de base ou remplir leurs obligations. Certaines ont recours à la famille pour l'hébergement, d'autres pour prendre en charge leur enfant ou pour le garder quand le parent va à l'école, ou simplement pour être conseillées.

Anaïs : « Mettons que j'ai besoin d'aide, je vais surtout voir mes sœurs : mettons que mon garçon est malade, qu'est-ce que je fais ? Eux autres y vont me le dire »... « Quand une le sait pas je m'en va voir l'autre ».

5.3.3 Des conditions pour materner ou une vision de la communauté

Les conditions favorables pour materner, identifiées par les jeunes femmes rencontrées, sont essentiellement les mêmes que les conditions souhaitées pour vivre dans la communauté. L'amélioration des conditions de vie dans la communauté, pour nos jeunes informatrices passent par l'élimination de la pauvreté, le développement de services, des conditions de logement mieux adaptées à la vie moderne ; des ressources pour éduquer les enfants et garder la culture vivante, particulièrement par l'apprentissage de la langue algonquine.

Les jeunes filles disent vouloir terminer les études et travailler quelques années. On souhaite entrer dans la vie adulte avant d'avoir des enfants; faire sa vie de jeunesse, avoir un *chum*, un toit.

Sherra : «Mes autres projets de vie, moi j'aimeraisça travailler, avoir une job...Pis pour ma fille, ben elle va aller à l'école ; si il y a une école ici. Si y peut avoir une école ici, je va rester par ici.»

Il y a une certaine ambivalence quant au lieu de résidence projeté pour l'avenir qui renforce l'opinion que, sans changement, il sera difficile d'élever les enfants de la nouvelle génération dans la communauté. Les jeunes mères ont l'ambition de soutenir leurs enfants dans leur scolarisation. Elles veulent leur donner ce dont elles ont manqué.

Anaïs : «Pis pour mes enfants j'aimerais qu'ils aillent à l'école comme moi j'ai été à l'école ; leur choix de lâcher ça reviendrait à eux autres, mais je ne crois pas, s'ils ont un modèle. J'aimerais qu'ils s'occupent à faire des activités parascolaires, des activités que ça soit vraiment pour s'occuper ; qu'ils aient des cours de guitare»....«Je me verrais plutôt en ville, mais tout en continuant de venir visiter ici. Je me vois pas rester ici. Je, je , j'aimerais bien rencontrer ce que moi étant enfant j'aurais voulu»... «mais je n'imposerai pas mes rêves, mes ambitions et tout. J'aimerais bien qu'ils fassent quelque chose pour eux, eux-autres mêmes, puis qu'ils le fassent pour leur communauté avec. Je leur demanderai pas de soulever la terre.»

Pour conserver la langue et la culture, les jeunes filles sans enfants reconnaissent qu'il aurait été souhaitable d'être scolarisées dans leur communauté d'origine. L'école dans la communauté est un souhait que nos jeunes mères font pour leurs enfants.

Anaïs : ...«c'est parce que nous-mêmes on est passé par là, le fait qu'on parle en algonquin tout en étant petit pis là t'arrives quelques années plus tard tu parles français ; tu as de la misère à communiquer avec tes grands-parents. En tout cas moi j'aimerais que mes enfants aussi si y avait une école ici, je les enverrais ici.»

Quand on les interroge sur l'avenir de la communauté, nos jeunes mères, qui savent exprimer leurs besoins, restent muettes et nous réfèrent au leader de la communauté. Est-ce que leur rêve d'une communauté qui répond à leurs besoins est réaliste ?

Anaïs : «Ça pourrait être réaliste dans le sens que si on est capable nous les jeunes adultes de faire quelque chose pour nous-mêmes, on sera capable de le faire pour les générations futures. Dans ce sens-là ce serait réalisable. Mais dans l'autre, l'avenir est incertain pour tout le monde ici, surtout ici ; c'est comme on dit, on arrive à peine à laver nos linges. Qu'est-ce que ça prendrait pour changer ça ? Ben, il faudrait , j'imagine, sur le plan financier ; ici je pense qu'on a quasiment (juste) assez de fonds pour survivre. Moi je suis pas au courant ben ben de ce qui se passe au Conseil ou au dispensaire, je sais que l'argent y rentre pas.»

Présentement, les conditions idéales de *maternage* ne sont pas toutes réunies, et ceci contribue à l'instabilité et à l'exode des jeunes familles. Néanmoins, le sentiment d'appartenance au territoire et à la culture algonquine, l'attachement à la vie communautaire de Kitcisakik, les liens entre les gens et la volonté de conserver l'essence du mode de vie, font en sorte que la communauté demeure vivante. Les jeunes femmes rencontrées ont la volonté de se mobiliser et de poursuivre leurs rêves, dont celui d'y enraciner leurs enfants.